

H. Jelitte, V.N. Kononov, G.A. Nikolaev et Ja. G. Safulin (éd.), *Deutsch-russische Sprach- und Literatur-beziehungen im 18. und 19. Jahrhundert*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien, Peter Lang, 1994, 223 p. (Beiträge zur Slavistik, 23).
ISBN 3-631-47268-4

Ce recueil est le fruit d'une collaboration entamée dès 1986 entre l'Institut de slavistique de l'université allemande de Gießen, en Hesse, et plusieurs chaires de philologie de l'université de Kazan' ; l'ensemble regroupe ainsi quatorze articles où les chercheurs de Kazan' se taillent la part du lion avec neuf contributions, toutes rédigées en russe. Les slavisants de Gießen ont pour leur part contribué à l'ensemble avec quatre articles écrits en allemand que vient compléter un texte en russe d'un chercheur polonais de Gdańsk, A. Spagińska-Pruszk. Avec cet ensemble consacré aux rapports linguistiques et littéraires germano-russes aux XVIII^e et XIX^e siècle, les éditeurs ont eu conscience d'aborder un domaine jusqu'ici « complètement ignoré ou traité de façon superficielle » (p. 7). Et effectivement, ce champ de recherches a longtemps été laissé en friche pour diverses raisons, la moindre n'étant pas, en Russie même, l'occultation dans les années quarante/quatre-vingt de la tradition et de la présence allemandes en Russie, suite à la Guerre et à la déportation en Asie centrale soviétique des Allemands de la Volga ; en Allemagne même, la recherche en ce domaine était handicapée par la partition du pays, le climat de la Guerre Froide. Nul doute que le regain d'intérêt

actuel pour ce domaine de recherches soit intimement lié à la perestroïka et à la chute du Mur de Berlin.

Le fait que l'université de Kazan' ait été associée à l'entreprise montre une fois de plus sa spécificité ; rappelons ici que la troisième université russe avait été fondée en 1804 sur les marches orientales de l'Empire, en plein pays tatar, avec l'idée sous-jacente de recentrer la Russie vers les nouvelles terres conquises à l'Est. Cette position excentrée ne l'a pas empêchée d'être l'un des foyers les plus vivants et les plus originaux de la pensée russe au XIX^e siècle, peut-être parce que située à des croisements féconds de cultures et suffisamment loin du Centre pour qu'y règne une relative liberté intellectuelle ; on sait que c'est dans son modeste *Бюллетень* que le mathématicien Nikolaj Lobačevskij fit connaître sa géométrie non euclidienne dans les années 1829-1830 ; un demi-siècle plus tard le grand linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay, qui venait d'être nommé à l'Université, publiait avec la collaboration de Mikolaj Kruszewski dans le même bulletin ses célèbres *Programmes de cours* qui font de lui, avec le Britannique Henry Sweet et le Suisse Jost Winteler, et avant même de Saussure, le fondateur de la phonologie et de la linguistique moderne. En même temps, Kazan' était le centre de l'orientalisme russe, et on sait que Tolstoï s'y était laissé tenter en 1844-1845 par des études linguistiques à l'Institut de philologie turco-arabe avec l'ambition de devenir diplomate. Nous voyons cependant, avec le présent recueil, que l'Occident est loin d'être absent des préoccupations des universitaires de la capitale du Tatarstan.

Conscients de la difficulté qu'il y a à rendre compte d'un recueil aussi riche, nous allons l'examiner à partir d'une approche thématique. Nous envisagerons ainsi successivement ce qui rapporte à la linguistique, puis à la littérature, la civilisation et l'histoire, même si les frontières entre ces différents domaines risquent d'être toutes relatives.

L'article d'Èmilija A. Balalykyna et A. Šaripova (Kazan'), « A propos de l'équivalence phraséologique interlinguistique dans la littérature de traduction » (pp. 9-20), puise ses matériaux dans deux traductions en russe d'une nouvelle satirique de E.T.A. Hoffmann publiées sous le titre de *Крошка Цахес, по прозванию Циннобер* (*Klein Zaches genannt Zinnober*) ; la comparaison de l'original et

des deux textes permet d'établir que la traduction des unités phraséologiques, bien loin d'être figée, est le règne de la variabilité et d'une continuelle adaptation aux exigences stylistiques.

Nous retrouvons le thème de la phraséologie dans la contribution de F.A. Xajdarov (Kazan'), « L'identification du fond phraséologique de la langue russe d'après les matériaux du *Dictionnaire trilingue de Saint-Petersbourg* de 1731 » (pp. 21-30) ; est utilisé ici le dictionnaire allemand-latin d'Ehrenreich Weismann que l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg avait fait republier en 1731 avec un complément russe : *Teutsch-Lateinisch- und Russisches Lexicon, samt denen Anfangs-Gründen der Russischen Sprache. Zu allgemeinen Nutzen bey der Kayserl. Academie der Wissenschaften zum Druck befördert [...]*. St. Petersburg ; gedruckt in der Kayserl. Academie der Wissenschaften Buchdruckerey, 1731. Pp. [iv] + 788 + 48. L'A. esquisse ici à partir d'une série d'exemples une méthode qui permettrait de retrouver les locutions authentiquement russes dans les équivalents proposés aux locutions allemandes ou latines ; on pourrait ainsi éliminer les traductions littérales et ce qui appartient au domaine de la glose.

L'article de Herbert Jelitte (Gießen), « Die Wiedergabe deutscher suffigierter Nomina abstracta im Russischen » (pp. 79-112), est lui aussi fondé sur l'exploitation du dictionnaire précédemment cité et il s'appuie sur une bibliographie fournie ; les *nomina abstracta* en question sont les dérivés allemands qui utilisent des suffixes spécialisés comme *-heit*, *-keit* et *-igkeit*. L'A. montre qu'à ces trois suffixes correspondent en russe une vingtaine de suffixes d'abstrait ; parmi eux, le suffixe *-ость* fait un peu figure de suffixe universel, situé au centre d'une série de suffixes synonymiques ; les chaînes de dérivation dans ce genre de formations sont analysées et comparées dans les deux langues et la conclusion est que les deux systèmes montrent de nombreuses similitudes.

Nous demeurons dans le domaine des dictionnaires avec l'article de G.A. Nikolaev et T.P. Troškina (Kazan'), « Un *Dictionnaire allemand-russe* du XVIII^e siècle (à partir des fonds de la bibliothèque de l'université de Kazan') » (pp. 129-147). Il s'agit du manuscrit jusqu'à maintenant pratiquement inconnu d'un dictionnaire allemand-russe qu'un professeur du premier lycée de Kazan' avait dû composer pour les besoins de son enseignement. La

description indique une présentation idéographique hiérarchisée révélatrice de la conception du monde de l'époque, la première rubrique s'intitulant bien évidemment « Von geistlichen Sachen » ; l'A. insiste à juste titre sur le fait que cette présentation est exceptionnelle pour un dictionnaire bilingue et révèle une pédagogie tout à fait moderne. Le manuscrit témoigne par ailleurs des particularités de la langue russe de cette seconde moitié du XVIII^e siècle, des hésitations dans son système orthographique, des tendances qui dominaient alors dans la formation des mots.

Nous demeurons dans le XVIII^e siècle avec la contribution de T.M. Nikolaeva (Kazan'), « Les emprunts allemands dans le processus de formation de la langue russe littéraire à l'époque pétrine » (pp. 149-161) ; il s'agit là d'un phénomène bien connu mais dont l'A. s'efforce d'esquisser une synthèse : typologie des voies de l'emprunt (traductions spécialisées, apports de vocables par les spécialistes russes retour de l'étranger ou, à l'inverse, par les étrangers installés en Russie...) ; création de séries de synonymes dont les membres tendent naturellement à spécialiser leur sens, parfois même par le biais de variantes d'adaptation ; réorganisation des valeurs sémantiques des vocables russes sous l'effet de l'intrusion de ces vocables étrangers dans le système ; disparition de certains emprunts victimes de leur inadaptabilité au système russe... On retrouve en somme ici à l'œuvre les lois universelles de l'emprunt langagier.

La vision est toujours diachronique dans l'étude de Margot Sobieroj (Gießen), « Anmerkungen zu den russischen Nomina auf -арь im 18. und 19. JH. » (pp. 187-194) ; l'A. utilise pour étudier l'extension du suffixe *-арь* deux ouvrages désormais classiques (N.A. Smirnov, *Западное влияние на русский язык в Петровскую эпоху*, Saint-Pétersbourg, 1910 ; E. Efremov, *Новый полный словарь иностранных слов, вошедших в русский язык с указанием происхождения их [...]*, Moscou, 1911) ; l'étude montre ainsi le rôle fondamental de relais joué par l'allemand dans l'adoption et l'adaptation à l'aide de ce suffixe de nombreux emprunts étrangers en russe.

La perspective s'élargit à celle de l'histoire de la pensée linguistique avec la contribution publiée en russe d'Agnieszka Spagińska-Pruszk (Gdańsk), « Les idées de Wilhelm von Humboldt dans la théorie de A.A. Potebnja sur le mot et sa sémantique » (pp. 195-

209) ; traitant des idées linguistiques de ce linguiste ukrainien encore si méconnu il y a peu, l'A. rappelle tout d'abord l'ampleur de ses intérêts scientifiques et l'originalité de ses vues ; Potebnja a voulu combattre à la fois les derniers tenants de la grammaire générale logique en même temps que le formalisme incarné par l'Ecole de Moscou fondée par Fortunatov en restant au plan du sens, des rapports entre « la pensée et la langue » pour reprendre le titre de son ouvrage le plus célèbre. Le fondement philosophique de ses conceptions linguistiques est à chercher du côté de la philosophie classique allemande, avant tout chez Humboldt, avec le primat donné à l'activité langagière dans le fonctionnement de la pensée et la combinaison dialectique qu'on y trouve entre objectif et subjectif, individu et société. On regrettera seulement qu'au cours de l'exposé ne se fasse guère sentir une lecture directe et personnelle des textes de Humboldt.

C'est une dernière contribution linguistique qui clôt l'ouvrage, celle d'Oleg F. Xolobov (Kazan') : « A propos du *Dictionnaire russo-allemand* de 1771 de M. Franzisk Helterhoff » (pp. 211-223) ; le titre de cet ouvrage est en fait *Российский Целлариус, или Этимологический российский лексикон [...], изданный М. Франциском Гельтергофом [...], печатан при Московском Университете 1771г.* Comme dans la tradition lexicographique allemande, le dictionnaire est bâti sur le principe étymologique des familles de mots (*гнезда слов*) ; l'A. y voit plus qu'une coïncidence : l'allemand et le russe sont certainement celles des langues européennes où les mots sont les plus motivés, se situant de ce point de vue aux antipodes du français et de l'anglais. Cela permet à l'A. de comparer les procédés russes de formation des mots ainsi illustrés avec leurs correspondants en allemand, ce qui lui permet d'en tirer des conclusions générales, mais on est un peu loin ici du *Cellarius* russe et on aimerait en particulier en savoir plus sur la personnalité de l'auteur de ce dictionnaire qui, on le suppose, devait être un Allemand, bien que cela ne soit pas explicitement spécifié.

Pour clore cet examen des contributions proprement linguistiques, on émettra le regret qu'elles se soient toutes cantonnées à la lexicographie et à la lexicologie, négligeant des secteurs de comparaison et d'adaptation qui attendent encore leurs spécialistes comme la syntaxe ou la phonétique (le livre de Mixail Panov

История русского литературного произношения, Moscou, 1990, prouve pourtant que ce dernier genre d'études est possible même pour ces époques lointaines qui ignoraient les techniques d'enregistrement moderne).

Nous aborderons maintenant les contributions à thématique littéraire ou civilisationniste. Nous trouvons ici tout d'abord de Georgij A. Frolov (Kazan'), « E.T.A. Hoffmann dans la critique russe contemporaine » (pp. 31-48), article utile qui fait le point à partir des années soixante-dix ; on sait que Hoffmann a eu un immense succès en Russie, qu'il a initié dans la littérature russe toute une ligne hoffmannienne, qu'un groupe littéraire célèbre s'était baptisé « Les Frères Sérapion » dans les années vingt. Mais les critiques invoqués montrent bien qu'en Russie chaque époque s'est projetée dans une lecture différente de Hoffmann et que ces lectures nous parlent avant tout des Russes.

L'article de Gerhardt Giesemann (Gießen), « Zwei Aufklärer — zwei Mentalitäten. Die Sibierienreisenden Radiščev und Kotzebue » (pp. 49-74), compare la perception directe qu'ont eue de la Sibérie deux représentants des Lumières, le Russe Radiščev et l'Allemand Kotzebue. On sait peu que ce dernier fit deux séjours en Russie, en 1780-1783, puis en 1800-1801, qu'il fut quelque temps exilé lui aussi en Sibérie, qu'il mit ensuite sa plume au service d'Alexandre I^{er}, créant pour le public allemand son *Russisch-Deutsches Volksblatt*. L'Auteur nous propose une analyse du contenu des écrits des deux écrivains relatifs à cet exil qui montre bien les différences d'approche qui les séparent. Mais aussi bien les textes de l'un que de l'autre conservent encore de nos jours un grand intérêt documentaire.

Nous restons à la même époque avec la brève étude de Hans-Herbert Herrmann (Gießen), « Über eine westeuropäische Vorlage für Karamzins Reisebriefe » (pp. 75-78) ; on nous rappelle ici que les *Lettres* de Karamzin ont été composées en fait après coup, en Russie, à partir de notes prises pendant le voyage en Europe et aussi de différents textes littéraires ; on ajoute à ceux-ci, pour la première lettre écrite de Zürich, *Charakteristik deutscher Dichter* de Leopold Meister, paru à Sankt Gallen et Leipzig en 1789.

L'article de Valerij N. Konovalov (Kazan'), « Lessing dans la critique et l'esthétique russes du XIX^e siècle » (pp. 113-127) nous fait l'historique de la réception russe de cet illustre représentant de la philosophie des Lumières. D'abord apprécié pour son théâtre, il l'est ensuite pour sa philosophie morale qui a inspiré aussi bien Herzen et Černyševskij que les slavophiles et les populistes.

Plus événementielle est l'étude de Faina L. Ratner (Kazan'), « L'apport des savants allemands à la constitution de l'Université de Kazan' » (pp. 163-169) ; quand l'université fut créée de toutes pièces en 1804, on fit appel à des Allemands pour l'encadrer, faute de disposer de cadres suffisants ; en cela rien d'exceptionnel, on sait bien que le rôle des universitaires allemands a été essentiel et des plus féconds en Russie, qu'à la première Académie des sciences russe on parlait surtout allemand... A Kazan' ces Allemands ont formé entre autres Lobačevskij, ont initié les études d'orientalisme, créé de toutes pièces une Université prestigieuse ; et la petite histoire note que c'est là qu'un chimiste allemand découvrit le ruthénium...

Une dernière contribution nous est proposée par Jamil' G. Safiullin (Kazan'), « Le destin d'un livre allemand en Russie » (pp. 171-186) ; il s'agit du *Cours élémentaire de philosophie* du professeur F.W.D. Snell de Gießen, traduit en russe et publié par l'Université de Kazan' en 1806-1807. La traduction révèle des ajouts importants et significatifs de la part des traducteurs russes. Mais cette édition fut bientôt interdite sous l'influence du curateur Magnickij à une époque où le droit naturel était devenu suspect aux yeux des autorités et la plupart des exemplaires saisis disparut dans un incendie ; mais ce livre avait eu le temps d'exercer une influence importante sur les étudiants et il demeure comme témoignage des relations intellectuelles privilégiées entre Russie et Allemagne au siècle passé.

Le recueil recensé est, on l'aura compris, important, il éclaire des pages peu connues des relations intellectuelles entre la Russie et l'Allemagne, apporte sa contribution au travail de reconquête de la « mémoire », russe plus encore qu'allemande, actuellement en cours ; on ne peut lui reprocher qu'un certain déséquilibre : la linguistique, et la lexicologie en particulier, s'y trouvent privilégiées, cependant que les contributeurs sont en majorité des russophones ;

or, et c'est bien la leçon que nous donne l'histoire de l'Université de Kazan', rien ne peut faire mieux progresser la recherche que la confrontation interdisciplinaire et interculturelle.

*Roger Comtet,
Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique - CRIMS*